UN MAUVAIS COUCHEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. AUGUSTE LEFRANC

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 20 JUIN 1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MICHEL JOLICLERC, commis voyageur.	MM.	LUGUET.
NARSOUF, ancien négociant.		PELLERIN.
ADONIDSA, sa fille.	Mlles	IRMA.
THÉRÈSE, domestique de Narsouf.		DÉSIRÉE.
BAPTISTE, domestique de Narsouf.	M.	AUGUSTIN.

La scène est à Marseille, de nos jours.

NOTA. — Toutes les indications sont prises de la salle. — Les personnages sont placés en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent, c'est à dire que le premier inscrit tient la gauche. Les changements de position sont indiqués par des renvois.

UN MAUVAIS COUCHEUR.

Un salon un peu délabré. — Deux portes à droite et deux portes à gauche. — Entrée principale au fond. — A gauche et à droite au fond, fenêtres à balcon. — A droite, entre les deux portes, petite table garnie; sur cette table une sonnette, à côté un fusil. — A gauche, entre les deux portes une cheminée; sur cette cheminée une glace et ce qu'il faut pour écrire. — Au premier plan, à droite, un petit guéridon. — Au fond à gauche deux épées suspendues — Chaises.

SCÈNE I.

BAPTISTE, THÉRÈSE. *

(Thérèse est entrain de ranger. — Baptiste entre par le fond.)

BAPTISTE.

Thérèse?

THÉRÈSE, se retournant effrayée.

Hein, quoi?

BAPTISTE.

C'est moi... Baptiste... ton mari.

THÉRÈSE.

Tu m'as fait une peur... je croyais que c'était monsieur...

BAPTISTE.

Que t'es bête!... avant huit heures y a pas de danger... il dort encore.

THÉRÈSE.[1]

Dormir, lui... d'un œil je ne dis pas... comme toutes les bêtes féroces.

BAPTISTE.

Le fait est qu'il pourrait figurer dans la famille des carnassiers... quel aimable caractère!...

THÉRÈSE.

Toujours hargneux, brutal... et maniaque!... un vrai crocodile.

BAPTISTE.

Dame! il est du pays... né natif du Caire... département de la basse Égypte, c'est de là que nous viennent les obélisques et autres monstruosités.

THÉRÈSE.

Mais qu'est-ce qui l'a rendu sauvage comme ça?

BAPTISTE.

Probablemennt l'amour de la solitude.

* Baptiste, Thérèse.

THÉRÈSE.

C'est mauvais, vois-tu, de s'éloigner des hommes.

BAPTISTE.

Je sais bien... ce n'est pas dans tes principes.

THÉRÈSE.

Vous dites?

BAPTISTE.

Je dis que tu n'aimes pas la réclusion, quoi! ni moi non plus... Quand on songe qu'il y a six mois que nous sommes ici, à Marseille, dans la cage de cet animal.

THÉRÈSE.

Ah! dame! c'est que la cage est profitante... y a du chenevis dans la mangeoire!

BAPTISTE.

C'est possible, mais...

Air :

Lorsque je me vois maltraité
Comme un caniche, comme un nègre,
De mon travail l'indemnité,
Me semble toujours un peu maigre.
En additionnant les produits
Que dans cette maison je glane,
J' trouv' que la colonn' des profits
N'atteint jamais cell' des coups d' canne.

(Parlé.) Et décidément je m'ennuie ici...

THÉRÈSE.

Et moi donc... qui aime tant ma liberté... une sortie par quinzaine, tout ça.

BAPTISTE.

Et sans ton mari encore.

THÉRÈSE.

C'est affreux!... et le reste du temps calfeutrée entre quatre murs.

BAPTISTE.

Avec ton mari, par exemple.

THÉRÈSE.

C'est horrible!

BAPTISTE.

Hein?

THÉRÈSE.

Non, je veux dire... Tiens, si tu m'en crois... faut en finir, faut demander notre compte...

BAPTISTE.

Ça y est... un jour qu'il sera de bonne humeur.

THÉRÈSE.

Pourquoi pas tout de suite.

BAPTISTE.

Au fait... qu'est-ce qui nous empêche ?...

THÉRÈSE.

Du moment que ça ne nous va plus.

BAPTISTE.

Et que nous avons d'autres projets.

THÉRÈSE.

Je saurais bien lui dire.... (Voix de Narsouf en dehors.) Oh ! je crois que je l'entends.

BAPTISTE, tremblant.

Allons, allons, du courage... je... je te soutiendrai.

SCÈNE II.

LES MÊMES, NARSOUF. *

NARSOUF, entrant par la gauche, premier plan.

Baptiste, Thérèse.

THÉRÈSE.

Voilà, monsieur, voilà, nous...

BAPTISTE.

Nous sommes là.

NARSOUF.

Qu'est-ce que j'entends donc dans la cour... on chante... on rit.

THÉRÈSE.

On rit ?

BAPTISTE.

C'est quelqu'un qui n'est pas d'ici.

NARSOUF.

Mais qui donc ?

THÉRÈSE.

Ah ! j'y suis... c'est que monsieur ne sait pas !... **

NARSOUF.

Quoi ?

THÉRÈSE.

C'est le propriétaire, le capitaine Vieuxbec qui a envoyé des ouvriers.

NARSOUF.

Des ouvriers ?

BAPTISTE.

Ah ! oui... pour badigeonner la maison.

THÉRÈSE.

Mettre de nouveaux papiers.

BAPTISTE.

Et réparer la couverture.

NARSOUF.

Des réparations, des changements, des embellissements... je

* Narsouf, Baptiste, Thérèse.

** Narsouf, Thérèse, Baptiste.

n'en veux pas... je ne lui ai rien demandé, moi, à ton propriétaire, je suis bien comme ça... je veux y rester.

BAPTISTE.

C'est que depuis quinze ans que vous habitez cette bastide...

NARSOUF.

Assez... * (A lui-même en passant à droite.) L'animal ! changer mes papiers... parce qu'ils sont noirs, sans doute, parce qu'ils sont fanés... si je les aime comme ça, moi... et ma couverture, parce qu'il pleut dans l'escalier... si ça me va... si ça m'arrange... (A Baptiste.) Tu vas aller trouver le Vieuxbec, et tu lui diras de ma part, de faire retirer ses manœuvres... je lui donne jusqu'à dix heures... passé ça, le premier que je rencontre sur mon chemin ... je le jette dans le canal, au bout du parc... Eh bien ! tu n'es pas parti ?

BAPTISTE.

C'est que j'aurais voulu vous dire...

NARSOUF.

Encore.

THÉRÈSE.

Ne vous fâchez pas, monsieur... nous voudrions bien...

NARSOUF.

Quoi ?

BAPTISTE.

Nous en aller.

NARSOUF.

Vous en aller !

THÉRÈSE.

Non, pas précisément ; mais... si c'était un effet de votre part de...

BAPTISTE, timidement.

De nous mettre à la porte le plus tôt possible.

NARSOUF.

Qu'est-ce à dire ? **

THÉRÈSE.

Nous vous en aurions une éternelle reconnaissance.

NARSOUF.

Vous voulez me quitter?... ça ne se peut pas.

BAPTISTE.

Pourtant...

NARSOUF.

Non... ce n'est pas que je tienne à vous... des maladroits... des paresseux... dont le service est détestable, mais, j'y suis fait... je n'aime pas les nouvelles figures, moi... pas plus que les nouveaux papiers... ça me dérange, ça m'offusque... vous mourrez ici.

* Thérèse, Baptiste, Narsouf.

** Thérèse, Narsouf, Baptiste.

BAPTISTE.

Ah! permettez... la maison est bonne... je ne dis pas, mais après tout, c'est une maison de détention et...

NARSOUF.

Et tu veux en changer?

BAPTISTE.

Hein?

NARSOUF, bas à Baptiste qu'il prend à part.

Là bas, près du port... il y en a une autre, où l'on enferme les domestiques infidèles qui boivent le vin de leur maître sans sa permission...

BAPTISTE, à part.

Comment sait-il?

NARSOUF.

Si tu la préfères... soit!... je t'y ferai préparer un lit

BAPTISTE, à part.

Diable!

THÉRÈSE, s'avançant résolument.

Après tout... nous sommes bien libres... j'ai besoin d'air, moi, je veux pouvoir me promener...

NARSOUF, bas à Thérèse, à part.

Le soir... sur le cours... avec des douaniers.

THÉRÈSE, à part.

Qu'est-ce qui a pu lui dire?

NARSOUF, de même.

Tous les quinze jours, tu trouves que ce n'est pas assez... mais ton mari... s'il le savait... il trouverait peut-être que c'est trop.

THÉRÈSE, bas.

Oh! monsieur...

NARSOUF.

C'est bien... j'accepte vos excuses... ce bon Baptiste... cette chère Thérèse... allons ne parlons plus de ça... (Allant regarder à la fenêtre.) Mais Dieu me pardonne... ces gredins de badigeonneurs sont déjà à la besogne.. et la grande porte reste ouverte... et le premier venu peut entrer... (A Baptiste.) Allons, vite, ma commission.

BAPTISTE.

Voilà, monsieur, voilà... (Revenant.) Mais, dites-donc,* s'il refuse le propriétaire?...

NARSOUF.

S'il refuse!

BAPTISTE.

Vous lui donnerez congé?

NARSOUF.

Congé!... jamais... je l'étranglerai plutôt. (Il prend Baptiste à la gorge.)

* Thérèse, Baptiste, Narsouf.

BAPTISTE, effrayé.

Je lui dirai, monsieur, je lui dirai... (Il sort.)

NARSOUF.

Congé !... (A Thérèse.) Ma fille Adonidsa est-elle réveillée ?

THÉRÈSE.

Oui, monsieur.

NARSOUF.

Je vais l'embrasser... Toi, n'ouvre à personne.

THÉRÈSE.

Parbleu !

NARSOUF.

Je n'y suis pour personne, tu entends... (Grommelant.) Congé...

(Il sort à droite, premier plan.)

SCÈNE III.

THÉRÈSE seule, puis JOLICLERC.

THÉRÈSE.

Pour plus de sûreté, je vais fermer à double tour. (Elle remonte. — On frappe à la porte du fond.) Ah ! mon Dieu !... je crois qu'on frappe... (On frappe plus fort.) C'est quelqu'un qui se trompe. (On frappe plus fort.) Qu'est-ce qui est là ?

LA VOIX DE JOLICLERC, d'un ton câlin.

Monsieur Narsouf, s'il vous plaît ?

THÉRÈSE.

Il n'y est pas.

LA VOIX.

Je sais bien.

THÉRÈSE.

Il n'y est jamais.

LA VOIX.

Connu !... c'est à sa femme que je voudrais parler.

THÉRÈSE.

Il est veuf !

LA VOIX.

A sa mère.

THÉRÈSE.

Il est orphelin.

LA VOIX.

A sa bonne alors.

THÉRÈSE.

Sa bonne !... (A part.) qu'est-ce qu'il me veut, ce monsieur ?

LA VOIX.

Ouvrez, c'est très-pressé.

THÉRÈSE.

Il a une petite voix douce... ce doit être un homme très-bien... ma foi, je me risque. (Elle ouvre.)

JOLICLERC, entrant. *
Honneur aux dieux hospitaliers !

THÉRÈSE.
Tiens, c'est Joliclerc !

JOLICLERC.
Thérèse !

THÉRÈSE.
Le commis voyageur de Montauban.

JOLICLERC.
L'ancienne servante du Mouton-d'Or. (A part.) Quelle chance ! (Haut.) Je savais bien que j'avais quelque chose à te dire... (Il l'embrasse.)

THÉRÈSE.
Qu'est-ce que vous venez faire ici, bon dieu ?

JOLICLERC.
Moi, je viens travailler.

THÉRÈSE.
Comment ?

JOLICLERC.
Je suis commis voyageur en vins... n'est-ce pas... eh bien !

Air : du *Matelot à terre* (CLAPISSON.)

Propageant sur la terre
Le culte de Bacchus,
Je suis son missionnaire,
Je suis son prospectus ;
Aussi, grâce à mon zèle,
Voit-on de toute part,
Grossir la clientèle
De ce divin pochard.
A moi, buveurs !
A moi, noceurs !
Joyeux viveurs !
Tristes boudeurs !
Avec le vin
Plus de chagrin !
C'est la santé,
C'est la gaîté ;
C'est la fortune d'un traitant ;
C'est la franchise d'un enfant ;
Buvez, et quand vous serez gris,
Vous vous croirez en paradis.

C'est pour te dire que j'ai pénétré dans ce réduit avec l'intention marquée d'y secouer mes pampres.

THÉRÈSE.
Des pampres ?

JOLICLERC, à part.
Elle ne comprend pas... parlons-lui le langage des brutes...

* Joliclerc, Thérèse.

(Haut.) Je viens pour entortiller ton bourgeois au point de vue du liquide... Y es-tu?

THÉRÈSE.

Très-bien... mais vous ne le connaissez donc pas, le bourgeois?

JOLICLERC.

De réputation seulement... un particulier qui n'est pas propre à la main, dit-on... un mauvais coucheur.

THÉRÈSE.

Une bête fauve, M. Joliclerc, une vraie bête fauve!

JOLICLERC.

Ça ne fait rien, présente moi.

THÉRÈSE.

Plus souvent!... Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de déguerpir, et plus vite que ça.

JOLICLERC.

Jamais! mon honneur est engagé dans la chose.

THÉRÈSE.

Comment?

JOLICLERC.

C'est la faute de Casimir!... il est toujours à m'asticoter... Hier au soir, il nous payait à dîner à la Réserve... Nous étions à une trentaine... des vieux, des solides... toute la fine fleur des voyageurs du commerce... Et quand l'aurore aux doigts de rose...

THÉRÈSE.

Aux doigts de rose?

JOLICLERC.

Non... je veux dire à cinq heures du matin... nous étions tous pompettes... (Appuyant.) pompettes! ce n'est pas de la mythologie, ça.

THÉRÈSE.

Je comprends.

JOLICLERC.

Alors, ce fut à qui conterait ses exploits... quelques-uns mêmes avouaient leurs défaites, parlaient d'un nommé Narsouf, un égyptien, la terreur de la place... on additionnait les bras cassés, les yeux pochés et les contusions diverses encaissés par nos collègues à la poursuite du monstre..— Pour celui-là, s'écria Casimir, c'est un roc, un granit, et Joliclerc lui-même, le grand, l'illustre Joliclerc, irait se briser contre cet écueil... — Le gant était jeté... je le ramasse...— Joliclerc, messieurs, n'a jamais reculé devant l'impossible... Au contraire, la difficulté l'excite, le grandit... J'irai chez l'Egyptien. — Quand? — Tout de suite! et, par saint Michel, mon patron, je dompterai cet homme des bois... ou je laisserai ma peau dans son antre!... Un hourra d'admiration accueillit cette ouverture. — Qu'est-ce qui parie? — Moi... moi... moi... — Je tiens, messieurs, je tiens avec

tout le monde : cinquante bouteilles de Romanée, premier cru... et signons.— L'acte fut dressé incontinent, et aujourd'hui... me voilà dans le bastion. Nous verrons qu'est-ce qui mangera le lard.

THÉRÈSE.

A la bonne heure, mais je ne voudrais pas être à votre place.

JOLICLERC

A pas peur! je suis un vieux coriace, moi, pas si facile à grignoter qu'on pourrait croire. Depuis le temps que je roule ma bosse sur tous les hémisphères, j'en ai apprivoisé des sauvages, de toutes les couleurs, de toutes les grandeurs... et je reculerais devant un mamelouk?... Allons donc! faudra qu'il mette les pouces ou qu'il dise pourquoi!

THÉRÈSE.

Il ne les mettra pas.

JOLICLERC.

C'est ce que nous verrons... Qu'est-ce que je risque après tout... mon édifice?... J'ai le droit d'en disposer... je n'ai pas de commanditaire... personne qui s'intéresse à moi! des camarades de bombance, pas d'amis... des parents dispersés par ci par là... comme des coquelicots dans un champ d'avoine... et qui ne me prêteraient pas une clé pour me mettre dans le dos si j'avais un saignement de nez... Oh! les parents!... Tiens, j'en ai un, ici, à Marseille... un oncle célibataire et fort riche dont je suis le seul héritier. Eh bien! cet animal-là n'a jamais voulu m'acheter trois fioles de Chambertin... et il en boit pourtant, le gueux! il en boit... Pour lors, je n'ai à rendre compte de mes quatre membres qu'à moi-même, si je décomplète mon mobilier, ça me regarde, je n'aurai pas de reproches.

THÉRÈSE.

C'est différent!... si vous n'y tenez pas.

JOLICLERC.

Pardon... j'y tiens, mais modérément... ce à quoi je tiens avant tout, c'est à conserver ma réputation d'allumeur premier numéro... de boute-en-train irrésistible, de voyageur toujours vainqueur... parce que ça c'est mon état, c'est mon gagne pain...

C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.

Où est le Pharaon?

THÉRÈSE.

Là, près de sa fille!

JOLICLERC.

Ah! il a une fille, le mohican... je l'attendrai... Donne-moi un journal?

THÉRÈSE, lui donnant un journal.

Tenez.

NARSOUF, du dehors, à droite.

Thérèse! mon journal?

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! c'est lui!

JOLICLERC.

Bravo ! en place pour la contredanse.

THÉRÈSE.

Je me sauve ! (Elle sort à droite deuxième plan.)

SCÈNE IV.

JOLICLERC, NARSOUF.

NARSOUF, entrant et avec colère.

Tu ne m'entends donc pas, coquine ?... mon journal ?

JOLICLERC, le lui présentant

Voilà !

NARSOUF.

Un étranger ici ?

JOLICLERC, froidement.*

Il renferme aujourd'hui des nouvelles fort intéressantes.

NARSOUF.

D'où sortez-vous?... que demandez-vous ?

JOLICLERC.

M. Narsouf, s'il vous plaît !

NARSOUF.

C'est moi ! après ?

JOLICLERC.

Je viens, monsieur, vous proposer une affaire.

NARSOUF.

Je n'en fais plus... depuis quinze ans.

JOLICLERC, à part.

Soyons caressant. (Haut.) Je le sais, monsieur, la maison Narsouf a jeté assez d'éclat... Quand une planète disparaît du firmament, on le remarque à l'Observatoire.

NARSOUF.

Vous me flattez ? (A part.) C'est un intrigant.

JOLICLERC, à part.

Ça ne prend pas !

NARSOUF.

Ah ! c'est qu'on ne me trompe pas facilement, moi ; j'ai le nez creux.

JOLICLERC, lui offrant une prise.

En usez-vous ?

NARSOUF,

Non... ainsi rengaînez votre encensoir et arrivons au fait.

JOLICLERC, à part.

Ah ! tu ne veux pas de flatterie... attends, va.

NARSOUF.

Voyons, qu'est-ce que vous voulez?

JOLICLERC,

Ce que je veux ?... je veux vous fourrer dedans...

* Joliclerc, Narsouf.

NARSOUF.

Hein?

JOLICLERC.

Vous m'avez demandé de la franchise, en voilà!... Je veux vous opprimer de trois cents bouteilles de Champagne qui m'ont été laissées pour compte.

NARSOUF.

Vous?

JOLICLERC.

Eh! mon Dieu, oui.. je me suis dit

AIR *de Julie*.

Cet étranger ne doit pas s'y connaître;
Si je pouvais lui faire avaler ça.
Ce serait un vrai coup de maître
Qui me rendrait célèbre par-delà.
Peut-être un jour, au-dessus d'une crypte,
En lettres d'or on graverait mon nom...
N'aurais-je pas, comme Napoléon,
Fait la conquête de l'Égypte.

NARSOUF.

Ah! vous êtes un marchand de vin, vous, un commis voyageur, un placier? Ah bon! vous êtes bien tombé... nous allons rire.

JOLICLERC.

Rions, ça me va... La gaîté, la santé, change l'hiver en été.

NARSOUF.

Ah! ça, mais vous êtes donc nouveau dans le métier, vous? On ne vous a donc pas dit que je les avais en horreur les gens de votre état?... que j'avais l'habitude de les faire manger...

JOLICLERC.

A votre table?

NARSOUF.

Non, par mes chiens... J'en ai trois, monsieur, trois bouledogues de forte taille.

JOLICLERC, froidement.

Combien les avez-vous achetés?

NARSOUF.

Vous dites?

JOLICLERC.

C'est que j'en ai vendu, moi, dans les temps... J'ai vendu un peu de tout... un animal bien intéressant que le bouledogue... et quelle mâchoire!... J'en ai connu un, monsieur, qui vous aurait enlevé à bras tendu... comme ceci. (Il fait mine de l'empoigner aux cheveux.)

NARSOUF, détournant son bras.

Ne touchez pas, monsieur, si vous tenez à sortir vivant d'ici.*

* Narsouf, Joliclerc.

JOLICLERC.

Comment donc ! mais j'y compte bien !

NARSOUF.

Dépêchez-vous alors !

JOLICLERC.

A cause?... Est-ce que vous croyez que j'ajoute foi à tous les mauvais propos qu'on débite sur votre compte ?... allons donc ! je ne vous crois pas si féroce que ça, moi... et puis, je n'ai pas peur de vous... c'est un avantage que j'ai sur les autres.

NARSOUF.

Mais enfin, monsieur, je suis chez moi, ici... vous avez violé mon domicile... et j'ai bien le droit...

JOLICLERC.

De me mettre à la porte, j'en conviens... mais poliment.

NARSOUF.

De la politesse avec les intrus... (Se contenant.) Soit ! (Avec une politesse ironique.) Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître... je n'ai aucune velléité de faire votre connaissance... Vous venez m'offrir du Champagne... je n'en veux pas... c'est clair, c'est net ! (Criant.) Fichez-moi la paix.

JOLICLERC.

A la bonne heure !... du moment que vous êtes convenable je n'ai... plus qu'à vous prier d'agréer mes salutations cordiales.

NARSOUF.

Bonjour, bonjour.

JOLICLERC, à part, en sortant.

Si tu crois en être quitte comme ca, (saluant.) Monsieur... ne vous dérangez pas, je connais l'escalier. (Il sort.)

SCÈNE V.

NARSOUF, puis ADONIDSA.

NARSOUF, seul.

L'animal ! venir me persifler jusque dans mon intérieur... Si je ne m'étais pas retenu... (Il s'assied à gauche.)

ADONIDSA, à la porte de droite, premier plan.

Peut-on entrer ? *

NARSOUF.

Ma fille ! toujours... quand je suis seul... viens donc... là, près de moi.

ADONIDSA, prenant place sur ses genoux.

Est-ce que vous êtes fâché?

NARSOUF.

Moi, non.

* Narsouf, Adonidsa.

ADONIDSA.

Oh ! vous savez bien qu'on ne me trompe pas... vous avez là, sur le front, un méchant pli.

NARSOUF.

C'est possible !... tout à l'heure... mais te voilà... il ne doit plus y être.... regarde.

ADONIDSA, l'embrassant.

C'est vrai.

NARSOUF.

Je t'aime tant...je n'aime que toi, vois-tu.

ADONIDSA.

Oh ! moi et ma sœur.

NARSOUF, brusquement.

Non, elle m'a quitté.

ADONIDSA.

Pour suivre son mari.

NARSOUF.

Belle raison !... un père, ce n'est donc rien ! Son mari, je le déteste... Il m'a trompé... il m'avait promis de rester toujours ici avec sa femme... et après le mariage...

ADONIDSA.

Ses affaires l'appelaient à Paris.

NARSOUF.

Prétexte !... pour m'enlever l'enfant, l'avoir à lui tout seul... Ne parlons plus de ça, tiens... ça m'agace, ça m'irrite... Embrasse-moi... Tu ne me quitteras pas, toi... tu m'aimeras toujours, et, de mon côté, je chercherai à te rendre la vie bien douce, bien agréable... As-tu vu le nouveau plan de tulipes que j'ai fait mettre dans le parc... C'est pour toi, tu les aimes... et puis, tiens, je suis sorti hier à ton intention... regarde... (Il lui montre un collier de perles qu'il tire de sa poche.)

ADONIDSA, se levant.

Oh ! le joli collier !

NARSOUF, se levant.

Encore pour toi !

ADONIDSA.

Que vous êtes bon ! mon père !

NARSOUF.

Vrai !... tu me trouves bon... tu es la seule, vois-tu !... pour tous les autres, je suis un brutal, un égoiste, un sauvage, comme ils disent... mais ça m'est égal... je ne tiens pas à leur opinion... Pourquoi ne mets-tu pas ton collier ?

ADONIDSA.

Mais, mon père, c'est une parure de bal... Ça ne se met que quand on veut se faire belle.

NARSOUF.

Ah ! et tu ne veux pas te faire belle pour moi !

ADONIDSA.

Oh ! si, mon père. (Elle va mettre le collier devant la glace à gauche.) *

NARSOUF.

Très bien !

ADONIDSA.

Je voulais dire seulement qu'en famille...

NARSOUF.

C'est vrai, tu es toujours charmante... pour moi. C'est égal, avec ce collier...

ADONIDSA.

Quel dommage... que je ne l'aie pas eu... quand vous m'avez permis, dernièrement, d'aller passer quinze jours chez ma tante... à la Ciotat... Quand j'y retournerai, je l'emporterai.

NARSOUF.

Tu n'y retourneras pas.

ADONIDSA.

Comment ?

NARSOUF.

Jamais !... C'est bon une fois, et parce que tu étais malade... Les médecins disaient que tu avais besoin de changer d'air... de respirer plus à l'aise... ils sont si bêtes ces médecins !... comme si on ne respirait pas ici... j'y respire, et très-bien... Mais il s'agissait de ta santé... j'ai été faible... j'ai consenti... ça ne m'arrivera plus.

ADONIDSA.

Comme vous voudrez.

NARSOUF.

J'ai trop souffert en ton absence... Ne plus te sentir là, près de moi... tous les matins... tous les soirs... ne plus entendre bourdonner dans mes oreilles... ton piano... ton délicieux piano...

ADONIDSA.

Qui pourtant vous porte sur les nerfs.

NARSOUF.

Horriblement !... Eh bien ! c'est égal, il me manquait... et puis, je te voyais toujours entourée de mille dangers... Ça n'a pas manqué du reste... ton imbécille de tante qui te laisse baigner seule dans la mer.

ADONIDSA.

La pauvre femme... elle a eu assez peur ce jour-là... quand tout-à-coup elle m'a vue disparaître... J'étais perdue sans ce secours inespéré... ce jeune homme... cet inconnu...

NARSOUF.

Tu ne l'as plus revu, n'est-ce pas ?

* Adonidsa, Narsouf.

ADONIDSA.

Jamais!... A peine m'eut-il déposé sur le bord, qu'il se sauva comme s'il eût été honteux du service qu'il m'avait rendu.

NARSOUF.

C'est très-bien!... un bon jeune homme!

ADONIDSA.

Mais sa figure m'est toujours restée là... et je suis sûre que si je le rencontrais...

NARSOUF.

Tu ne le rencontreras pas. (On frappe à la porte du fond.) Hein! qui est-ce qui frappe là ?... un de ces maudits ouvriers, sans doute... Je vais bien le recevoir! (On frappe de nouveau.*) Rentre dans ton appartement, ma fille... et n'en sors que si je t'appelle... tu entends!... un coup de cette sonnette t'avertira quand je serai seul.

ADONIDSA.

Oui, mon père. (Elle sort à droite, premier plan.)

(On frappe de nouveau, avec impatience.)

NARSOUF.

On y va, mon Dieu! on y va! (Il ouvre la porte.)

SCÈNE VI.

NARSOUF, JOLICLERC.

JOLICLERC, entrant vivement.

Mille pardons de vous déranger.

NARSOUF.

Comment! c'est encore vous ?

JOLICLERC.

Ne vous fâchez pas... je suis dans mon tort, c'est convenu... et je tiens à réparer...

NARSOUF.

Quoi?

JOLICLERC.

Etais-je bête de vous offrir du Champagne... après vous avoir confié que le mien était de la drogue... vous avez fait preuve de goût en le répudiant.

NARSOUF.

Et en vous mettant à la porte.

JOLICLERC.

C'est vrai... vous avez eu mille fois raison.

NARSOUF.

Alors, pourquoi revenez-vous ?

JOLICLERC.

Du Champagne à vous!... un vin de dames, à toi!

* Narsouf, Adonidsa.

** Narsouf, Jolicler.

NARSOUF.

Il me tutoie !

JOLICLERC.

Ce qu'il te faut, Narsouf, c'est du Madère sec... et comme j'en tiens aussi..

NARSOUF.

Encore ! Mais cette fois, monsieur, je ne vous mettrai pas à la porte, je vous y jetterai.

JOLICLERC, froidement.

Vous-même ?

NARSOUF.

Pourquoi donc pas !

JOLICLERC.

Vous êtes fort, j'en conviens ; vous êtes trapu, je ne dis pas ; mais ce petit-là n'a pas été élevé au biberon... on n'est pas bâti sur fil d'archal... on a du biceps, et on s'en sert.

NARSOUF.

Des menaces !... Mille millions de tonnerres !... vous en irez-vous ?

JOLICLERC.

Immédiatement, si vous me prouvez que vous avez dans votre cave du madère meilleur que le mien. (Il va à la sonnette.)

NARSOUF.

Qu'est-ce que vous faites là ?

JOLICLERC.

Je sonne pour qu'on en monte une bouteille... du vôtre. (Prenant le petit guéridon qu'il place au milieu du théâtre.) C'est une lutte, quoi !... un tournoi, une passe d'armes... entre vos provisions et mes produits... J'ouvre la lice... (Tirant de sa poche une demi-bouteille de Madère qu'il met sur le guéridon.) et voici mon champion.

NARSOUF, saisissant la bouteille et la levant sur la tête de Joliclerc.

Misérable !

JOLICLERC, enlevant le guéridon, dont il menace Narsouf.

Ah ! mais !...

ADONIDSA, en dehors.

Papa !... papa !...

NARSOUF.

Ma fille !

JOLICLERC, passant à gauche avec le guéridon.

Quel porc-épic !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ADONIDSA. *

ADONIDSA.

Vous m'appelez, mon père ?

* Joliclerc, Narsouf, Adonidsa.

NARSOUF.

Non, va-t'en... je suis en affaire.

JOLICLERC.

Mademoiselle n'est pas de trop, et... Ah ! mon Dieu !

ADONIDSA.

Mais, je ne me trompe pas... n'est-ce pas vous, monsieur, qui...

NARSOUF.

Quoi ?

ADONIDSA.

Il y a quinze jours... à la Ciotat...

JOLICLERC, galamment.

Ah ! je connaissais le courant... Il n'y a pas grand mérite... quand on connaît le courant... (A part.) Elle est très-gentille !

NARSOUF.

Comment ! c'est monsieur...

ADONIDSA.

Oui, mon père... (Bas.) Je vous l'avais bien dit que je la reconnaîtrais...

NARSOUF.

Assez... (Allant à Joliclerc.) Monsieur, (Joliclerc, voyant Narsouf s'approcher fait un mouvement comme pour s'armer de nouveau du guéridon.) Vous avez sauvé ma fille..., c'est très bien.

JOLICLERC.

Allons donc... (A part.) C'est bien le diable maintenant... si (Il fait le geste du congé.)

NARSOUF.

Si j'avais été là... elle ne se serait pas exposée... Mais n'importe...

JOLICLERC, à part.

Mets-moi donc dehors, à présent, chacal !

ADONIDSA, bas à son père.

C'est comme ça que vous le remerciez ?

NARSOUF.

Silence ! (A Joliclerc.) Combien avez-vous de commission sur les marchandises que vous placez ?

JOLICLERC.

Cinq pour cent net.

NARSOUF.

Vous me fournirez pour cinq cents francs de Madère.

JOLICLERC.

J'en prends note.

NARSOUF.

Ça fera pour vous... vingt cinq francs... c'est le prix, pour un noyé qu'on repêche. *

JOLICLERC.

Comment ?

* Narsouf, Joliclerc, Adonidsa.

NARSOUF.

Je vais vous faire mon bon à livrer pour cent bouteilles à cinq francs. (Il va à la cheminée de gauche et écrit.)

JOLICLERC, à lui-même.

Je ne m'attendais pas à celle-là.

ADONIDSA, a détaché son collier, elle s'approche de Joliclerc et le lui glissant dans la main.

Tenez, monsieur, ce souvenir.

JOLICLERC, refusant.

Comment, mademoiselle!...

ADONIDSA.

Je vous en prie... (Elle se retire vivement.)

JOLICLERC.

Mais...

NARSOUF, revenant et remettant un papier à Joliclerc.*

Voici, monsieur... maintenant nous sommes quittes.

ADONIDSA.

Mon père...

NARSOUF.

Salue monsieur... et va-t-en...

ADONIDSA, saluant.

Monsieur...

JOLICLERC.

Mademoiselle! (A part.) Comment lui rendre son collier...

NARSOUF.

Bonjour, monsieur, bonjour. (Il redescend à gauche.) **

ENSEMBLE.

Air :

NARSOUF.

Sa présence m'irrite.
Mais je le veux, il le faut
Qu'il s'éloigne au plus vite.
Oui, c'est là mon dernier mot.

JOLICLERC.

A rester tout m'invite,
Oui, mais prudemment il faut,
M'éloigner au plus vite,
Pour revenir au plus tôt.

ADONIDSA.

A l'espoir qui m'agite,
Renonçons puisqu'il le faut
Quoi le quitter si vite,
Et l'oublier aussitôt!



(Joliclerc sort par le fond et Adonidsa à droite premier plan.)

* Joliclerc, Narsouf, Adonidsa.

** Narsouf, Joliclerc, Adonidsa.

SCÈNE VIII.

NARSOUF, puis BAPTISTE.*

NARSOUF, seul.

J'ai bien fait de ne pas me laisser attendrir... il y a comme ça une foule d'intrigants qui sauvent des jeunes filles pour pénétrer dans les maisons.

BAPTISTE, entrant.

Monsieur, je viens de chez le propriétaire.

NARSOUF.

Eh bien ?

BAPTISTE.

Impossible d'avoir de réponse.

NARSOUF.

Alors, c'est un fait exprès, pour me contrarier... il veut donc m'irriter... me pousser à bout !

BAPTISTE.

Mais non, monsieur... il est mort.

NARSOUF.

Mort !

BAPTISTE.

D'un coup de sang dans la nuit... il avait le cou très-court... ça l'a avancé.

NARSOUF.

Ça m'est égal. . l'important c'est que ces ouvriers...

BAPTISTE.

Oh ! pour ce qui est qui est des ouvriers... ils ne s'en iront pas.

NARSOUF.

Comment ?

BAPTISTE.

J'ai vu l'homme d'affaires, l'intendant du défunt... il m'a dit comme ça qu'on embellissait la maison pour la mettre en vente... que c'était la dernière volonté de monsieur Vieux bec, et qu'il la maintiendrait jusqu'à la prise de possession de l'héritier ?

NARSOUF.

L'héritier... qui çà l'héritier ?

BAPTISTE, montrant une carte.

Voilà son adresse...

NARSOUF, la lui arrachant des mains.

Et donne donc... imbécille, crétin !...

(Il bouscule Baptiste qui sort à droite deuxième plan.)

* Narsouf, Baptiste.

SCÈNE IX.

NARSOUF, JOLICLERC puis BAPTISTE.*

JOLICLERC, paraissant à la fenêtre de gauche au fond, un mètre à la main et prenant des mesures.

Nous disons : un mètre soixante sur quatre-vingts...

NARSOUF.

Lui, toujours... mille tonnerres!

JOLICLERC.

Ah! je vous reconnais... vous permettez...

NARSOUF.

Qu'est-ce que vous faites-là ?

JOLICLERC, mesurant le salon.

Ne vous occupez pas de moi, quelques mesures à prendre...** Il y a longtemps que vous habitez ce rez-de-chaussée?

NARSOUF, furieux.

Monsieur... cette plaisanterie...

JOLICLERC.

Il doit être humide?

NARSOUF, faisant des efforts pour se contenir.

Monsieur... vous avez sauvé ma fille, c'est vrai!... mais ce n'est pas une raison...

JOLICLERC.

Pour entrer chez vous par la fenêtre... j'en conviens... mais comme je me doutais que vous aviez fermé les portes... Voyons, la main sur la conscience... est-il humide?

NARSOUF, criant.

Quoi.

JOLICLERC, criant aussi.

Ce rez-de-chaussée.

NARSOUF.

Encore!... Baptiste, va chercher la garde.

JOLICLERC.

Pourquoi faire?

NARSOUF.

Pour vous mettre dehors.

JOLICLERC.

Tiens! ordinairement c'est pour vous mettre dedans qu'on va chercher la garde!... Mais de quoi vous plaignez-vous, après tout?... quand un immeuble est à vendre, on a le droit de s'y promener... comme sur un quai... et je m'y promène. ***

NARSOUF.

Comment?

* Joliclerc, Narsouf.

** Narsouf, Joliclerc.

*** Joliclerc, Narsouf.

JOLICLERC, dépliant une affiche de vente qu'il tire de sa poche.

Voici l'affiche qu'on vient de coller à votre porte... Voyez : « Maison à vendre. » Si je veux l'acheter, moi, cette maison !...

NARSOUF,

Oh ! cet homme-là me fait comprendre le crime. (Appelant.) Baptiste !... (Baptiste entre.)

JOLICLERC, près de la cheminée.

Baptiste, du bois.

BAPTISTE, étonné.

Du bois?...

JOLICLERC.

Pour voir si les cheminées fument.

(Narsouf pousse par les épaules Baptiste qui sort par le fond.)

SCÈNE X.

JOLICLERC, NARSOUF.

JOLICLERC, allant à la porte de gauche, deuxième plan.

Ah ! j'oubliais les portes... voyons si ça joue. (Il fait jouer la porte.) Pas mal, pas mal... (Désignant la porte de droite premier plan.) Celle-ci maintenant.

NARSOUF, à part.

La chambre de ma fille !

JOLICLERC, marchant vers la droite.

Il est bon de savoir...

NARSOUF, prenant son fusil et le couchant en joue.

Un pas de plus et vous êtes mort.

JOLICLERC, avec calme.

Frappe !... mais, dis-moi si ça joue.

NARSOUF, abaissant son arme.

Il est prodigieux ce gaillard-là... mais, c'est la chambre de ma fille !

JOLICLERC.

Précisément, j'ai quelque chose à lui dire...

NARSOUF.

Quoi donc ?

JOLICLERC.

Ça ne vous regarde pas !

NARSOUF.

Hein !

JOLICLERC.

Au fait... comme c'est une nouvelle qui ne peut vous être que très-désagréable, je ne suis pas fâché de vous l'apprendre : J'aime votre fille !

NARSOUF.

Un amoureux ! j'en étais sûr !

JOLICLERC.

Et je crois même que de son côté...

NARSOUF.

Allons donc !

JOLICLERC.

Connaissez-vous ce collier ?

NARSOUF.

Le sien !

JOLICLERC.

Qu'est-ce que vous voulez... elle a de ça, cette enfant!... Ce n'est pas comme vous... et, dans un bon mouvement, elle a cru devoir ajouter ceci à vos vingt-cinq francs... c'est gentil, hein?... c'est même trop gentil !... tenez, reprenez... (Il lui donne le collier.) en attendant le mariage, car vous nous mariez !

NARSOUF.

Vous marier !...

JOLICLERC.

Et pourquoi pas... je suis sans le sou, c'est vrai.

NARSOUF.

Ce n'est pas ça.

JOLICLERC.

Mais j'ai de bons bras... pas mal d'intelligence... une platine à toute épreuve... et un amour...

NARSOUF.

Qu'est-ce que ça me fait tout ça... vous seriez riche comme un schah !

JOLICLERC.

Un chat ?

NARSOUF.

De Perse.

JOLICLERC.

Ah !

NARSOUF.

Vous seriez brave, comme saint Michel...

JOLICLERC.

Mon patron.

NARSOUF.

Et amoureux comme Abeillard...

JOLICLERC.

Pas mon patron, celui-là.

NARSOUF.

Que je vous dirais encore : Passez au large.

JOLICLERC.

C'est un mot de factionnaire, ça.

NARSOUF.

Je m'en sers.

JOLICLERC.

Vous m'en voulez donc bien !

NARSOUF.

Moi... non... pas plus qu'à un autre... et même... vous avez quelque chose de cassant et de décidé... qui me va assez... mais, c'est un parti pris... une résolution inébranlable... tant que je serai vivant... ma fille restera fille.

JOLICLERC.

Alors... il faudra vous tuer.

NARSOUF.

Hein ?

JOLICLERC.

Ça me sera pénible... parce que de mon côté... vrai... vous avez quelque chose de bizarre et d'étrange qui m'avait séduit ! vous n'êtes pas un beau père commun, vous... une soupe aux choux de beau-père... j'aurais aimé ça... N'importe... il faudra me résoudre à vous faire remonter vers les cieux.

NARSOUF.

Vraiment... vous voulez.

JOLICLERC.

Oui, j'y tiens; et du moment qu'une idée s'est logée dans la caboche de Michel Joliclerc.*

NARSOUF.

Comment avez-vous dit? (Il tire de sa poche la carte que lui a donnée Baptiste.)

JOLICLERC.

Michel Joliclerc... c'est mon nom...

NARSOUF.

Ah bah !... alors, vous êtes le neveu du capitaine Vieuxbec ?

JOLICLERC.

D'autant plus que c'est mon oncle.

NARSOUF.

Mon propriétaire.

JOLICLERC.

Ah !

NARSOUF.

Enchanté, monsieur... Tout-à-l'heure, son homme d'affaires m'a adressé à vous.

JOLICLERC.

Dans quel but ?

NARSOUF.

Pour traiter de l'achat de cette maison... Voilà quinze ans que je la guigne, monsieur, que je la couve... je tiens à y laisser mes os... C'est une manie, si vous voulez, un tic... mais j'y tiens...

JOLICLERC.

Pourquoi me dites-vous cela ?... Adressez-vous à mon oncle.

* Narsouf, Joliclerc.

NARSOUF.

Mais, puisqu'il est mort, votre oncle.

JOLICLERC.

Ah bah! mon oncle est échu ?

NARSOUF.

Cette nuit, d'un coup de sang... vous l'ignoriez?

JOLICLERC.

Complètement. (A part.) O fortune!

NARSOUF.

Et comme vous héritez...

JOLICLERC.

Je comprends... (A part.) Ah! je suis ton propriétaire!

NARSOUF.

Voyons, combien l'immeuble?... car il me tarde...

JOLICLERC, arpentant le théâtre de haut en bas.

Qu'est-ce que ça me fait, à moi...

NARSOUF, le suivant.

J'ai des fonds tout prêts, monsieur..

JOLICLERC.

Ce n'est pas ça.*

NARSOUF.

De quoi payer comptant, et sans marchander.

JOLICLERC.

Ce n'est pas ça.

NARSOUF.

Mais enfin, monsieur...

JOLICLERC, s'arrêtant.

Je l'adore, moi, cette maison... je suis comme vous .. il y a quinze ans, que je la guigne... que je la couve... Je me suis toujours dit... quand j'en hériterai... je flanquerai à la porte mon locataire, et j'irai m'y installer.

NARSOUF.

Comment?

JOLICLERC.

Elle est bien située... bien aérée... j'y laisserai mes os.

NARSOUF.

Par exemple!

JOLICLERC.

C'est une manie... c'est un tic... si vous voulez... mais tous les tics sont respectables... je vous donne congé... (Il remonte.)

NARSOUF, le suivant.

Congé... à moi... un locataire de quinze ans... qui ai tout créé ici... les armoires, le jardin, le potager.

JOLICLERC.

Et moi qui adore les légumes. (Lui serrant les mains.) Merci... merci bien... désolé de vous déranger... mais c'est un parti pris... une résolution inébranlable... et tant que je serai vivant...

* Joliclerc, Narsouf.

NARSOUF, furieux.

Je vous tuerai, monsieur !

JOLICLERC.

Faudra voi.

NARSOUF.

Un pareil procédé devient une injure personnelle... Vos armes, monsieur ?

JOLICLERC.

L'épée... Je vous avertis que j'y suis très-fort.

NARSOUF.

Moi aussi, monsieur, moi aussi. (Prenant les épées.) Marchons !

JOLICLERC.

Marchons... ah ! mais, dites donc, un duel sans témoins, c'est grave... Je vais avoir des désagréments en cour d'assises, moi, à la suite de ce steeple-chase.

NARSOUF.

Vous... ou moi.

JOLICLERC, avec doute.

Oh !... enfin !

NARSOUF, allant à la cheminée.

Je vais écrire quelques lignes, qui, en même temps, me serviront...

JOLICLERC.

De testament.

NARSOUF, écrivant.

Comme vous dites... Je vous engage à faire comme moi.

JOLICLERC.

C'est bien pour vous obéir... (Il va écrire à la petite table à droite.) Une somnambule m'a prédit que je vivrais cent ans.

NARSOUF, remettant le papier à Joliclerc.

Tenez, monsieur, si vous me survivez... lisez ça.

JOLICLERC.

Et vous... si par hasard vous échappez à votre destinée... ce qui m'étonnerait bien... lisez ceci.

NARSOUF.

C'est bien... Partons !... partons !

ENSEMBLE.

Air : *Allons, plus de querelle.* — Final de *Paris qui dort.*

Quand ma fureur déborde,
Courons sur le terrain,
Et qu'un de nous deux morde
Le sable du jardin.

NARSOUF, à part.

Accomplissons le sacrifice,
Ma colère m'en fait la loi.

* Narsouf, Joliclerc.

JOLICLERC, à part.

Dieu des tonneaux! sois-moi propice!
Dieu des combats, protége-n

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quand ma fureur, etc.

(Ils sortent par la porte du fond.)

SCÈNE XI.

THÉRÈSE, ADONIDSA.

THÉRÈSE, qui est entrée à la fin de l'ensemble.

Ah! mon Dieu! où vont-ils donc ainsi?... ils ont l'air furieux... je tremble... (Allant à la chambre d'Adonidsa.) Mademoiselle! Mademoiselle!

ADONIDSA.*

Qu'y a-t-il?

THÉRÈSE.

C'est affreux!

ADONIDSA.

Quoi?

THÉRÈSE.

Ils vont se massacrer!

ADONIDSA.

Qui donc?

THÉRÈSE.

Ce jeune homme et monsieur votre père.

ADONIDSA.

Que dis-tu?

THÉRÈSE.

Tout-à-l'heure... une querelle... ils sont sortis en se menaçant, en criant, en gesticulant.

ADONIDSA.

Tu me fais trembler!

THÉRÈSE.

Ah! je suis sûre qu'il se passe en ce moment quelque chose 'horrible!

ADONIDSA.

Et tu restes là!... Mais il faut savoir... il faut nous informer...

(Elles remontent.)

* Thérèse, Adonidsa.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BAPTISTE.*

BAPTISTE, effaré.

Ah! mademoiselle! ah! Thérèse! quel événement!

ADONIDSA.

Que se passe-t-il?

BAPTISTE.

Je ne sais pas!... ils étaient-là tous les deux... sur le bord du canal... l'épée nue... l'œil en arrêt...

ADONIDSA.

Un duel... il faut courir.

BAPTISTE.

Il n'est plus temps.

ADONIDSA.

Comment?

BAPTISTE.

Tous deux sont tombés...

ADONIDSA ET THÉRÈSE.

Ciel!...

BAPTISTE.

Dans l'eau.

ADONIDSA.

Ah!

BAPTISTE.

Il y a eu un remous...

ADONIDSA.

Et puis...

BAPTISTE, lugubre.

Je n'ai plus rien vu.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JOLICLERC, paraissant au fond, tout mouillé.

JOLICLERC, gaîment.

Ah! elle est bien bonne, celle-là!...**

ADONIDSA, THÉRÈSE ET BAPTISTE.

Monsieur Joliclerc!

JOLICLERC.

Ne faites pas attention!... je viens de prendre un bain... votre père aussi!... brave homme!... c'est une forte lame, ma foi!... il me poussait... me poussait... moi, naturellement, je rompais, je rompais ferme!... tout-à-coup, le pied me manque, et patatra! dans le canal!

* Thérèse, Baptiste, Adonidsa.

** Baptiste, Thérèse, Joliclerc, Adonidsa.

ADONIDSA ET THÉRÈSE.

C'est affreux !

JOLICLERC.

Mon adversaire qui ne me voit pas reparaître, s'inquiète... il était pour m'égorger, c'est vrai ! mais il ne veut pas que je me noie !... alors, v'lan ! il se jette après moi, et pendant qu'il plonge et replonge pour me repêcher... je file entre deux eaux, je gravis la berge de l'autre côté, et j'accours vous dire : rassurez-vous, il n'y a personne de mort !

ADONIDSA.

Quel bonheur !

JOLICLERC.

Et quand je pense qu'il avait fait son testament... Au fait, je ne serais pas fâché de savoir... (Il tire le testament de sa poche.) Hein ! qu'est-ce que je vois là ! (Lisant.) « Attendu qu'après « moi, celui qui, dans ce monde est le plus capable de protéger « ma fille, c'est monsieur Joliclerc, je consens à son mariage. »

ADONIDSA.

Il y a ça ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, NARSOUF.

NARSOUF, paraissant au fond tout mouillé, et à la cantonnade.

Ah mon Dieu ! quel malheur ! Jacques ! Baptiste ! courez... il faut qu'on le retrouve... il faut... (Apercevant Joliclerc.) Que vois-je.. vous ici !.. près de ma fille !.. par où êtes-vous venu ?..*

JOLICLERC.

Par eau... et en dessous, papa !

NARSOUF.

Papa !... papa !...

JOLICLERC.

Dame ! vos dernières volontés seront une loi pour moi !

NARSOUF.

Mais, je ne suis pas mort !

JOLICLERC.

C'est un petit malheur... réparons-le... dès que vous serez sec, vous nous marierez.

NARSOUF.

Jamais !

ADONIDSA.

Mon père !...

NARSOUF.

Non !

* Baptiste, Joliclerc, Narsouf, Adonidsa, Thérèse.

JOLICLERC, à part.

Il n'est pas encore assez sec. (Il tord la redingote de Narsouf.)

NARSOUF.

Non, vous dis-je... ma première fille, on me l'a deja enlevée comme ça par le mariage, et...

JOLICLERC, avec force.

C'est votre faute.

NARSOUF.

Hein?

BAPTISTE, à Joliclerc.

Prenez garde ;

JOLICLERC.

Il faut que je lui dise ses vérités une bonne fois.

NARSOUF.

Monsieur !

JOLICLERC.

Oh! vous avez beau froncer le sourcil et hérisser vos piquants, ça ne prend plus !... Il y a du bon sous cette enveloppe de maron d'Inde.

NARSOUF, prêt à se fâcher.

Hein?

JOLICLERC.

Le difficile, c'était de vous éplucher et d'arriver à la noisette.

NARSOUF,

La noisette ! la noisette !

JOLICLERC, à Narsouf.

Farceur ! s'il est permis de mettre son monde dedans à ce point-là... il a du cœur autant que le premier venu... eh bien! non, il s'en défend... il le cache, il met son mouchoir par-dessus... mais ça ne pouvait pas durer comme ça, mon brave homme... les sentiments, c'est comme les fioles de Champagne... on s'éreinte à les boucher, les ficeler, les goudronner... mais à la première occasion, pif ! paf ! voilà le bouchon qui part, voilà la mousse qui paraît... Tout-à-l'heure, sur le bord de l'eau... vous avez moussé, mon bon, vous avez moussé !...

NARSOUF.

J'ai moussé !

JOLICLERC.

Et vous m'aimez au fond... vous l'avez dit !

NARSOUF.

Je l'ai dit... je l'ai dit... Encore, si tu ne me mettais pas à la porte de chez moi !

JOLICLERC.

Comment !... vous n'avez donc pas lu mon testament?

NARSOUF, fouillant dans sa poche.

Ton testament !... eh bien ! qu'est-ce qu'il dit ton testament? qu'est-ce qu'il peut dire? (Lisant.) « Attendu qu'après moi, celui « qui, dans ce monde, aime le plus ma maison, c'est monsieur

« Narsouf... je la lui donne... et je veux... » (Narsouf, désarmé, se tournant avec un sourire vers Joliclerc.) Oh ! (prolongé.)

JOLICLERC, avec une grimace comique.

Hein ! (prolongé.)

NARSOUF, à sa fille.

Cet animal-là a une façon d'arranger les choses... (A Joliclerc.) Tu crois donc que nous pourrions cadrer ensemble ?

JOLICLERC.

Comme deux amours... demandez à mademoiselle.

ADONIDSA.

Oui, papa.

NARSOUF.

Allons... puisque vous y tenez tant, je me risque.

JOLICLERC.

Ah !

NARSOUF.

Mais prenez garde... si jamais vous me quittez...

JOLICLERC.

Vous mettrez le feu à ma maison.

NARSOUF.

Adopté.

JOLICLERC, à part.

Je la ferai assurer.

CHŒUR FINAL.

Air : final de *Paris qui dort.*

Plus de colère vaine ;
A tout jamais unis,
Oublions notre haine ;
Et devenons amis !

JOLICLERC, au public. (1)

AIR : le même qu'à la scène III.

J'ai pu braver en face
Un sauvage endurci,
Mais toute mon audace,
Vient échouer ici.
Mon aplomb ordinaire
M'échappe, car j'ai peur
De trouver au parterre
Quelque nouveau rageur,
Quelque censeur,
Bourru, grondeur,

(1) Ce couplet ajouté pour la province peut être supprimé.

Qui veut du trait
Dans un couplet ;
Qui n'applaudit
Que pour l'esprit ;
N'est indulgent
Qu'au vrai talent...
Ah! s'il en était parmi vous,
Contre eux, messieurs, protégez-nous ;
Prenez le rôle de dompteurs,
Vis-à-vis des MAUVAIS COUCHEURS.

REPRISE DU CHŒUR.

FIN.

Clermont (Oise) — Imp. A. DAIX